

ROMAN

# Névrosée qui s'assume

Tout commence par une brève dans le journal: «Nous venons d'apprendre la mort accidentelle d'Anaïs Clément, la directrice du Théâtre Réseau». Anaïs Clément est morte, mais c'est bien de sa vie, de ses pensées, de ses choix, de ses voyages, de ses amitiés dont il va être question pendant tout ce roman. Celui qui raconte l'histoire est en fait le gratte-papier chargé par l'avocat d'Anaïs de régler quelques aspects peu importants de la succession. En l'occurrence, il doit trier tous les documents du semainier de cette femme dont il ne sait au départ rien. C'est un homme (dont on ne connaîtra jamais le nom) un brin misogyne et borné, avocat raté chargé des basses tâches d'un cabinet réputé. Sa mission prend rapidement un tour obsessionnel: cet homme veut comprendre qui était Anaïs et se prend à la fantasmer tout en épluchant ses écrits. Au final, c'est de lui dont on apprend beaucoup, jusqu'au coup de théâtre final. Le livre alterne ainsi monologue du narrateur (les «irruptions») et écrits d'Anaïs Clément pour tisser un double portrait de deux personnages que pourtant tout semble opposer: la réussite professionnelle et sociale pour l'une, une relative transparence et platitude pour l'autre.

## Nos écrivaines méconnues

La première édition parue du «Semainier» remonte à l'année 1982. Il s'agit en fait d'un des trois romans publiés à ce jour par Anne-Marie La Fère, née en 1940 à Bruxelles, ancienne journaliste, critique littéraire, productrice et «grande voix» de la RTBF. Si on peut la (re)découvrir aujourd'hui, c'est grâce au travail de Sarah Dombret, qui a fondé en 2019 la maison d'édition Névrosée qui s'attelle à sortir de l'ombre les écrivaines belges. Névrosée, un nom que l'on adore ou que l'on

déteste, commente la maison d'édition: «Pourquoi ce mot-là et pas un autre? Mais parce que précisément c'était l'insulte faite à ces femmes pour les décrédibiliser». Névrosée (comme hystérique, d'ailleurs) est un mot plein de connotations négatives. «Appeler notre maison d'édition Névrosée, c'était donc plein de choses: un retournement de stigmatisme comme on l'explique souvent, mais aussi notre manière de faire l'éloge de la folie, réhabiliter, en même temps que ces femmes, un mot qui mérite plus de nuances et de subtilités que ce que le langage commun lui donne aujourd'hui.»

Les 12 premiers titres du catalogue sortis fin 2019 couvrent déjà plus de 100 ans de littérature belge. On peut y découvrir *Une Parisienne à Bruxelles* (1875) de Caroline Gravière, le plus ancien, ou *Nu-tête* (1991) d'Anne François dans les plus récents. En ce qui concerne *Le semainier*, Sarah Dombret raconte l'histoire de cette réédition dans une préface au début de l'ouvrage. Des moments de joie: le cava que les deux femmes

buvaient lors de leurs rencontres parce qu'il y avait «toujours quelque chose à fêter»; et des moments de partage autour de la littérature. Sur *Le Semainier*, Sarah Dombret dit ceci: «En travaillant à sa réédition, en relisant ce texte après nos nombreuses entrevues, j'ai soudain compris que si ce texte m'avait émue, c'est que, sans être aucunement autobiographique, c'est toute la richesse, l'âme, l'espièglerie de la femme qui erre entre les lignes du récit». Une amitié était née, ce qui est heureux pour nous, lectrices et lecteurs. Car c'est aussi sur base d'amitiés que se construit la littérature que nous consommons.

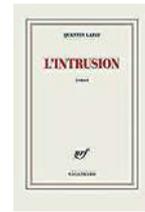
© CHARLINE CAUCHIE

Anne-Marie La Fère, «*Le semainier*», éditions Névrosée, 296 pages, 16 euros.

## L'INTRUSION

Gaspard, le narrateur, s'est fait pirater ses données. C'est arrivé bêtement, on peut dire.

Un jour, il ouvre



un mail énigmatique qu'il croit provenir de l'adresse de sa collègue Anne (une femme qu'il désire – les pirates le savaient-ils?) et il tombe ainsi dans le piège lancé contre l'entreprise pour laquelle il travaille. «Vous êtes l'une des premières victimes du monde nouveau», lui répond l'informaticien de la boîte. Victime collatérale. Des années d'e-mails personnels (amoureux, familiaux, amicaux) de Gaspard se retrouvent en ligne, disponibles à la lecture de n'importe qui. A commencer par sa compagne Sophie: «Mais Sophie n'est pas une inconnue: elle n'est pas faite pour me connaître entièrement. Elle est faite pour m'aimer, pour aimer ce que je veux bien lui montrer». Gaspard est nu et cette nudité a quelque chose de profondément terrifiant («Je suis ce que je cache»), quelque chose qui va mettre en danger son couple, ses relations amicales, son rapport aux autres et à l'écrit. Dans la vraie vie, Quentin Lafay, qui publie là son deuxième roman, a été piraté de la sorte alors qu'il travaillait pour le candidat... Emmanuel Macron.

Ses e-mails sont toujours consultables sur le site de Wikileaks dont il continue de soutenir le fondateur Julian Assange, malgré ce qu'il lui est arrivé. A lire pour une plongée dans ce que le Web peut faire de nos intimités et de notre intégrité. Un texte qui, sur ce thème, nous rappelle *Les yeux rouges* de l'écrivaine belge Myriam Leroy qui traitait du cyberharcèlement commis par un homme à l'encontre d'une journaliste. © CH.C.

Quentin Lafay, «*L'intrusion*», éditions Gallimard, 128 pages, 14 euros.